



A. D.

*Petit Courrier des Dames.*

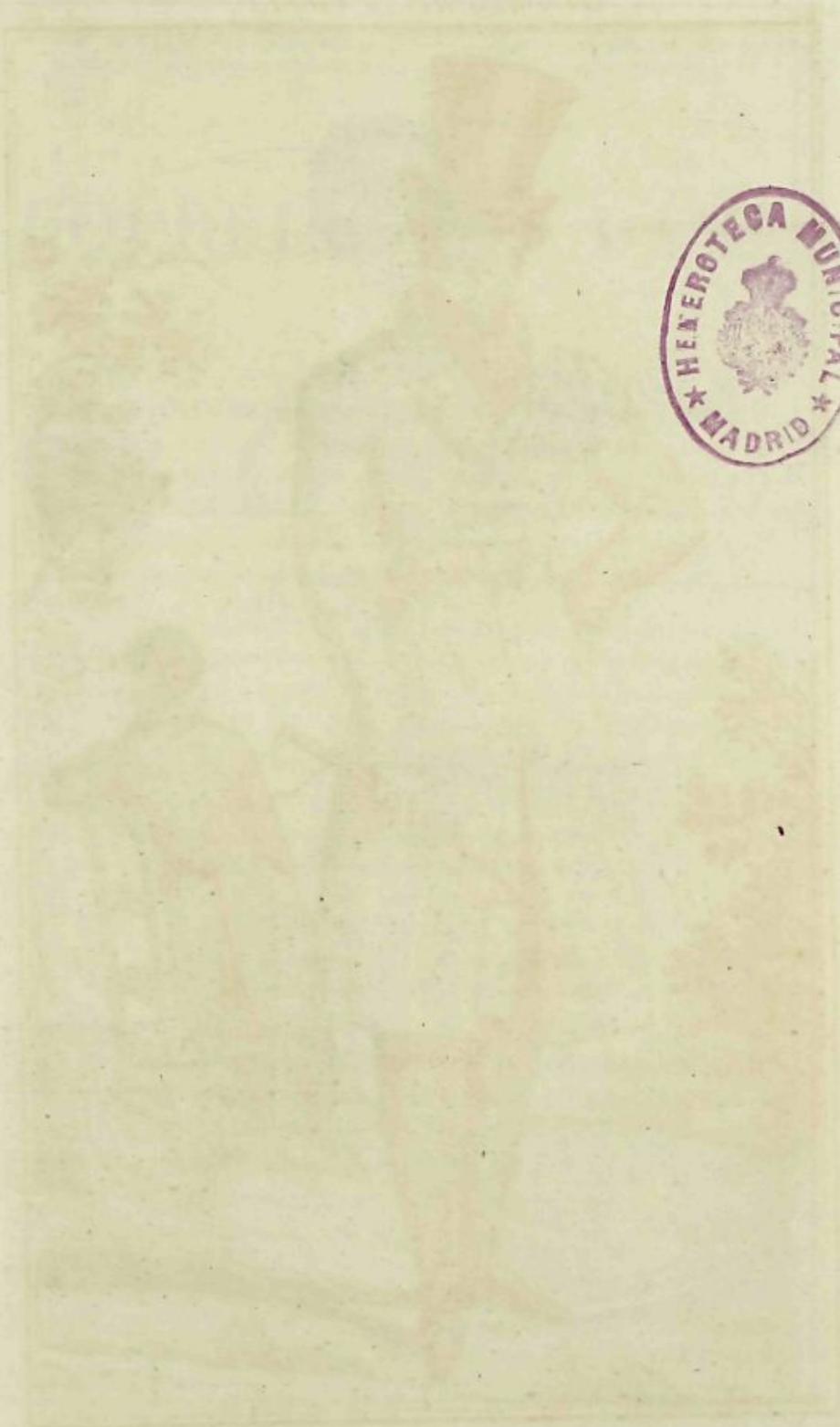
*Rue Meslée, N<sup>o</sup> 25.*

*Redingotte ornée de gances de soie, Pantalon garni de velours et doublé en cuir.*



20

en cuir.

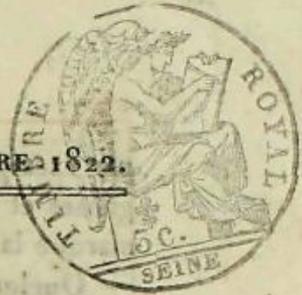




*Petit Courrier des Dames.*

Rue Abeslée, N<sup>o</sup> 25.

*Robe et garniture de gaze barrée crevée en satin. Coiffure de M<sup>l</sup>. Sinot ornée de deux demi-guirlandes.*



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, no. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Feuillade; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.

## MODES.

IL faut convenir que les hommes sont réellement à plaindre; nous leur reprochons sans cesse l'inconstance de leur caractère; mais en réfléchissant qu'il est bien prouvé que le besoin du changement est un défaut attaché à l'espèce humaine, la mode ne leur offrant que peu de moyens de satisfaire cette légèreté de goûts qui nous est si naturelle, alors cette fatale disposition, ne pouvant s'exercer sur des objets de futilité, a dû nécessairement gagner jusqu'à leur cœur; de là vient. . . . Mais ce n'est point des maux qui dérivent de l'inconstance des hommes, dont nous devons parler ici; attachons-nous plutôt à saisir le bien qui peut quelquefois en résulter, en ce qui a rapport au sujet que nous traitons:

guirlandes.

par exemple , nous dirons qu'ils reportent aujourd'hui des ganses et des olives à leurs redingotes , qu'une petite frange marque la taille et vient remplacer les deux boutons d'usage. — Quelques jeunes gens ont adopté , pour aller à cheval , des pantalons en drap , enjolivés d'une bande de cuir en dedans et d'un large galon de velours en dehors. Cette toilette de palfrenier exige la plus grande recherche dans ses accessoires. La cravate la plus fraîche, le gilet du matin le plus élégant , sont de rigueur avec ce costume d'écurie.—Par un contraste bizarre , les jeunes femmes ne s'occupent nullement de leur mise du matin ; toutes leurs pensées se portent déjà sur le choix des costumes de bals ou de grandes soirées : dans les réunions qui commencent à avoir lieu , les jeunes personnes adoptent une toilette à deux fins : « Il y aura peut-être un violon , se disent-elles ; une robe en gaze barège n'est pas précisément une robe de bal , mais la fraîcheur et le moëlleux de ce tissu est propre à recevoir tous les jolis ornemens qui peuvent figurer avec avantage , en supposant qu'il se forme un quadrille de danseurs ».

Les robes en gaze barège écossaises continuent à se porter ; on voit encore quelques robes blanches , que l'on rend toilette d'automne , en adoptant un spincer en velours noir ou en soie. — Espérons que nos modistes et nos couturières recevront quelque inspiration divine pour former cet hiver des corsages et des garnitures d'un goût nouveau , car dans ce moment tout leur génie se borne à placer horizontalement ou verticalement les biais ou les crevés qui se placent au bas des robes , ou à varier les couleurs des ornemens des chapeaux , dont les formes sont toujours évasées et croquées sur le devant.

---

## ALFRED ET ERNESTINE,

OU

### LE TOURNOI,

(Nouvelle du huitième Siècle).

Je reviendrai ! . . . Vous reviendrez , mon fils :  
Le jeune oiseau qui , désertant nos plaines ,

S'échappe et fuit aux régions lointaines,  
 Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,  
 Se reposer sur la rive natale!  
 Hélas! au bout de sa course fatale,  
 Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés?

( CAMPENON, *Enfant prodigue* ).

RICHE et puissant seigneur, maître suzerain d'une partie du midi de la France, peu de feudataires de cette couronne égalaient en autorité le duc d'Aquitaine. Eudes était bon, noble, généreux, et sa magnificence attirait près de lui un grand nombre de chevaliers. Il venait d'ordonner un tournoi, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille. Ernestine avait quinze ans : Jamais, disaient tous ces nobles guerriers, que la soif des combats et l'amour de la gloire avaient portés aux confins de l'Europe, jamais rien d'aussi beau ne s'était offert à la vue; l'imagination même du Trouvère, ne pouvait rencontrer d'expression propre à exprimer dignement son enthousiasme. Le prix devait être donné par elle : aussi, ducs, comtes, barons, étaient-ils accourus en foule pour disputer ce gage de valeur, qui pouvait devenir un titre d'amour. Deux jours encore, on ouvrait la lice, et de brillants faits d'armes allaient illustrer, aux yeux de la belle Ernestine, tant de chevaliers déjà soumis à son empire. Un soir que le duc d'Aquitaine, entouré d'un cortège nombreux, prodiguait les hommages et la galanterie aux dames réunies chez sa fille, un vieillard se présente : Raymond était son nom. Ancien gouverneur d'Eudes, il avait, sous le père de ce duc, commandé les armées avec la plus haute distinction. Un murmure flatteur se fit entendre dès qu'on le reconnut. Le prince lui-même se découvrit, s'avança avec respect vers le vieillard, en lui tendant la main, et s'informa du sujet de sa visite : « Seigneur, lui dit Raymond, ce n'est point pour moi que je viens implorer vos bontés : prêt à descendre dans la tombe, heureux d'une vie sans reproche, et tout entière consacrée au service de mon pays, je me trouve content de la modeste retraite que mes aïeux m'ont laissée; mais un fils me reste : jeune encore, et déjà avide de gloire, il veut s'immortaliser à son tour. Souffrez que je le recommande à votre bienveillance, et que je vous demande, pour lui, une partie de l'intérêt, et, si j'ose le dire, de l'affection dont vous

honoriez son père ». Eudes répondit sur-le-champ, avec cette expansion qui lui était si naturelle : il fit approcher le jeune écuyer, dont la province vantait déjà l'adresse et la bravoure, l'interrogea; et, satisfait de ses réponses, voulant lui donner les moyens de paraître au tournoi, il l'attacha à sa personne, et l'arma chevalier. Ce fut des mains de la belle Ernestine, que le nouvel élu reçut son épée; aux pieds de cette princesse, qu'il prêta le serment d'être fidèle à Dieu, à son prince, à l'honneur, à sa dame; de protéger le faible, de secourir la veuve et l'orphelin; enfin, d'être toujours brave et loyal. Alfred éprouvait en ce moment une sensation jusque-là inconnue à son cœur. Il n'osait regarder Ernestine : hélas! il ne l'avait entrevue qu'un moment, et cet instant avait décidé de son sort. Il pâlisait et rougissait tour à tour : son trouble extrême aurait fini par déceler l'impression qu'il ressentait, si l'on ne s'était empressé de rejeter sur la timidité, ce qui était déjà l'effet de l'amour. Eudes retint Raymond jusqu'à la fin du tournoi; sa place était *marquée à côté du souverain, et personne n'était jaloux de l'estime que le duc portait à ce vaillant guerrier, parce que tout le monde savait combien cet honneur était mérité.*

Enfin le jour tant désiré arriva. Dès le matin, la foule garnissait l'amphithéâtre, qui bordait le cirque destiné aux combattans. Au bout de la carrière, brillaient des lances, des écussons, et hennissaient de fougueux coursiers, impatiens de s'élançer dans la lice. Les casques, les armures, les cris des guerriers, le vœu du peuple; tout se réunissait pour parler à l'ame. Le duc arriva, et répondit aux acclamations de son peuple par les gestes les plus affectueux. L'aspect d'Ernestine donna lieu aux plus bruyantes exclamations : la jeune princesse aurait voulu se dérober aux hommages que l'on rendait à sa beauté, et cependant ils flattaient intérieurement son amour-propre. Ernestine aimait déjà, et elle était fière de voir éclater les transports qu'attiraient ses attraits. Le signal fut donné; les juges du camp jetèrent leurs bâtons dans la lice; ils enjoignirent aux hérauts de *laisser aller* les combattans : la barrière s'ouvrit, et les guerriers, séparés en deux troupes, préludèrent par un combat général, aux combats particuliers de la journée. Vinrent ensuite les véritables lutttes. Plusieurs chevaliers, malgré leur défaite, ob-

tinrent encore des applaudissemens dus à leur adresse , à leur vaillance , et qui servirent du moins à adoucir l'amertume de leurs regrets. Cependant la lice s'était peu à peu considérablement éclaircie; une multitude d'hommes abattus étaient sortis de la carrière, et il n'y restait plus qu'environ dix concurrens. Mais ces concurrens étaient les plus forts, les plus vaillans, les plus redoutables. On comptait parmi eux les comtes de Provence, de Toulouse, d'Auvergne, et surtout le fier Ludovic, guerrier indompté, fier de sa taille colossale, et le plus brave chevalier de la cour d'Aquitaine. Quelques heures encore, la journée allait être finie, le prix donné, et Ernestine n'avait point vu celui auquel son cœur le destinait.

( *La suite au Numéro prochain* ).

---

## ÉPHÉMÉRIDES.

---

### HÉLOÏSE.

COMME il n'est personne qui ne connaisse la vie et les malheurs de l'infortunée nièce du chanoine Fulbert, nous n'en dirons que quelques mots. Elle était douée d'autant d'esprit que de grâces: son précepteur Abailard en devint éperdument amoureux; Héloïse répondit à sa tendresse, et malgré l'opposition de son oncle, s'unit à son amant. Le chanoine, furieux, trouva le moyen de surprendre Abailard, et lui fit souffrir les plus cruels traitemens: Celui-ci, désespéré, se retira dans l'abbaye de St.-Denis. Héloïse, à son tour, prit le voile, et devint la supérieure de son couvent.

Les lettres que cette femme célèbre a laissées, sont pleines de feu et d'imagination: elle mourut le 26 octobre 1163.

Nous profiterons de cette éphéméride pour insérer un article sur l'ouvrage de M. Turlot.

---

## ABAILARD ET HÉLOÏSE,

*Avec un Aperçu du douzième Siècle, et une vue de Paris  
tel qu'il était alors,*

Par F. C. TURLOT (1).

TOUT ce qui se lie à notre histoire, à nos mœurs, à nos coutumes, aux premiers âges de notre littérature, et surtout à ces personnages illustres qui, de siècle en siècle, se sont élevés presque seuls au-dessus de la barbarie de leur tems, et y ont versé les lumières de leur génie; tout ce qui nous rappelle le souvenir de nos ancêtres, a droit à notre intérêt, mérite la plus grande attention de notre part, et ne peut que nous procurer des jouissances d'autant plus douces, qu'elles n'appartiennent, pour ainsi dire, qu'à notre nation, et qu'elles nous font chérir davantage notre pays. On doit donc des éloges à l'auteur qui cherche à appeler nos méditations sur de semblables sujets, et qui consacre sa plume et ses veilles à nous les retracer; son ouvrage, fût-il même sans aucun mérite littéraire, pourvu que les principes en soient purs, et qu'il repose sur une saine morale, on lui sait encore gré de l'intention, et l'on accorde quelquefois, à sa personne, un succès d'estime qui ne peut que le flatter.

Mais combien s'acquiert-il de droits à notre reconnaissance, lorsqu'unissant à l'érudition un talent distingué, il sait relever son récit par la force de ses pensées, l'élégance de son style ou des rapprochemens ingénieux! M. Turlot se trouve dans ce dernier cas. Après avoir passé une grande partie de sa vie à composer des ouvrages estimables à tous les titres, et destinés à la jeunesse, cette précieuse portion des générations dont il importe tant de surveiller les premiers pas, et de guider les inclinations naissantes; M. Turlot, malgré le poids de l'âge et des infirmités, se livre à de nouvelles études et à de nouvelles recherches; il compulse tous les

---

(1) Un vol. in-8°, de l'imprimerie de Didot, orné de trois lithographies et d'un plan de Paris tel qu'il était au 12<sup>e</sup>. siècle; chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des Petits-Champs, n<sup>o</sup>. 17. Prix : 6 fr. 50 cent.

manuscrits de la Bibliothèque royale, tous les ouvrages qui peuvent lui fournir d'utiles renseignemens pour jeter un nouveau jour sur le siècle d'Héloïse et d'Abailard. Une lettre dans laquelle cet infortuné raconte l'histoire de sa vie et de ses malheurs à un ami, n'avait point encore été traduite en entier; M. Turlot s'en empare, en fait une version élégante et complète, y joint des notes critiques et historiques, fruit de ses longues recherches; et, en l'offrant au public, y ajoute encore un Aperçu du douzième siècle, très-propre à familiariser avec tout ce qui se rapporte à cette époque. Le livre de M. Turlot est, non-seulement enrichi de ce qu'il a tiré de son propre fonds; mais encore de nombreuses citations d'auteurs célèbres. Il contient, en outre, la traduction des lettres originales d'Héloïse à Abailard, et de celle que l'illustre Pope a mise en vers, sur le même sujet, seul œuvre peut-être où ce poète puisse être exempté du reproche de froideur qui lui est généralement attribué.

L'ouvrage de M. Turlot contient encore des renseignemens curieux sur l'état de Paris au douzième siècle. Là on préside, pour ainsi dire, à la naissance de presque tous les monumens gothiques, et de la plupart des anciennes églises qui décorent la capitale, et on les voit successivement s'élever, être détruits par la main des hommes, être réédifiés, et résister enfin, depuis plus de six cents ans, aux ravages du tems.

Nous remercions M. Turlot du plaisir que nous a causé son ouvrage, et des connaissances que nous y avons puisées; et nous ne doutons pas que tous ceux qui en entreprendront la lecture, n'en soient satisfaits comme nous.

P. A. T.

### VARIÉTÉS.

LA police ne pouvant parvenir à découvrir les traces d'un homme qui avait commis un vol extraordinaire à Lyon, recourut à l'expédient d'envoyer à Bicêtre un mouchard déguisé, que l'on renferma parmi les criminels. Il joua si bien son rôle et intéressa si fortement ses nouveaux compagnons par le récit de ses exploits supposés, que dans cette réunion de connaisseurs en escroquerie, il s'en trouva un qui s'écria tout à coup, lorsqu'il entendit raconter le vol de Lyon: En vérité, je ne connais que Philippe capable d'exécuter un pareil tour. Cette exclamation donna quelques indices qui aidèrent à découvrir cet adroit Philippe, qui en effet était coupable du vol.

## THEATRES.

SECOND-THEATRE-FRANÇAIS. — M<sup>lle</sup>. Georges a fait sa rentrée par le rôle de *Sémiramis* ; et le public , si nous pouvons nous exprimer ainsi , a fait aussi la sienné dans la salle de ce théâtre. Il n'a point été trompé dans son attente , ou plutôt il l'a été agréablement ; car il a trouvé dans cette actrice plus d'énergie , d'ame , et une meilleure prononciation qu'avant son départ pour la province. M<sup>lle</sup>. Georges a donc , contre la règle générale , gagné , au lieu de perdre dans son voyage. Parfaitement secondée dans une des scènes du quatrième acte par M<sup>lle</sup>. Wenzel , qui remplissait le rôle d'*Azerua* , elle a fait une impression profonde sur ses auditeurs.

M<sup>lle</sup>. Georges cadette , digne émule de son aînée , a été charmante dans le *Roman d'une heure* , et a terminé , pour les spectateurs , fort agréablement la soirée.

GYMNASE DRAMATIQUE. — Une pièce très-spirituelle a suivi de près la rentrée de la perle du Gymnase. Son titre donnerait à penser une tout autre intrigue , et l'on ne croirait pas qu'un mari , déjà prévenu à Paris de la prétendue mort de sa femme , court en Bretagne pour en tirer une petite vengeance conjugale , en voyant annoncé *une heure de Veuvage*. Ce titre est , contre la coutume , ce qu'il y a de moins spirituel dans l'ouvrage. Les auteurs , demandés au milieu des applaudissemens , ont désiré garder l'anonyme.

GAITÉ. — Encore une pièce qui ne répond pas à son titre ; car la *Leçon paternelle* porterait à croire que le père prépare les événemens qui conduisent au dénoûment : il n'en est rien cependant , arrivé un peu tard ( au deuxième acte ) , il n'est instruit de la conduite de son gendre et de sa fille , que par la méprise d'un chevalier d'industrie , pris pour un usurier. Il apprend ainsi la ruine de ses enfans , par celui même qui y contribue le plus. Un honnête valet donne aussi des conseils , et mériterait part au titre. C'est la moindre chose de l'ouvrage , dira-t-on , quand le style est soigné , que le bon ton de comédie , une morale pure et des traits d'observations , règnent dans une pièce ; mais le titre est beaucoup pour certaines gens , et l'auteur , M. Paccard , aurait dû y songer.

Cette comédie a réussi.